

Le 31 mars 2023

Trois Nobel et une pluralité d'imaginaires

Grazia Bellano – Lorenzo Flabbi



Trois Prix Nobel

Jean-Marie Gustave Le Clézio

2008

«écrivain de la rupture, de l'aventure poétique et de l'extase sensuelle, l'explorateur d'une humanité au-delà et en-dessous de la civilisation régnante».

Patrick Modiano

2014

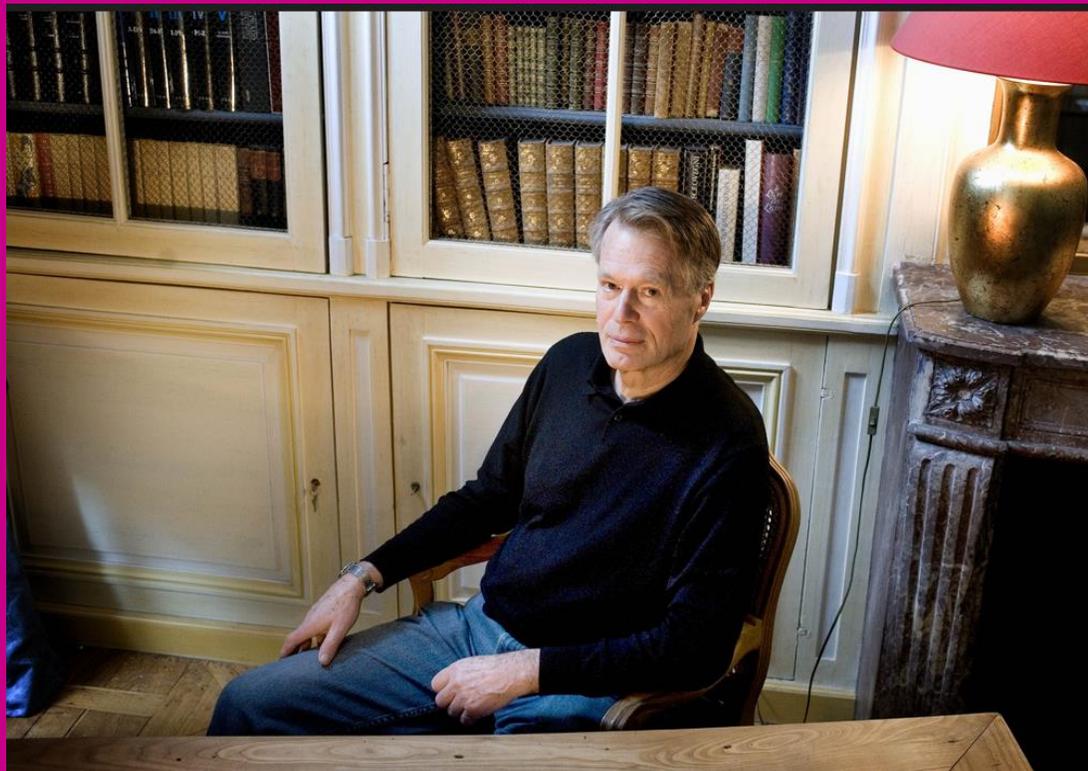
« pour son art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'Occupation ».

Annie Ernaux

2022

« le courage et l'acuité clinique avec lesquels elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle ».

J.M.G. Le Clézio

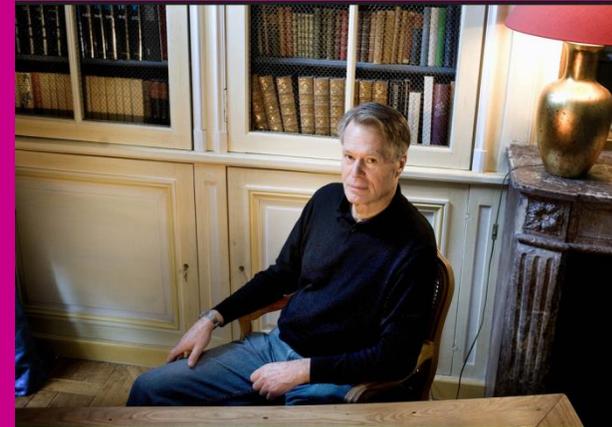


Le Procès verbal (1963)
Désert (1980)
La Ronde et autres faits divers (1982)
Le Chercheur d'or (1985)
Voyage à Rodrigues (1986)
Onitsha (1991)
Étoile errante (1992)
Poisson d'or (1997)
Ourania (2006)
Ritournelle de la faim (2008)
Alma (2017)
Avers (2023)

1

Les points forts

- Une identité culturelle multiple, qui se nourrit de voyages et d'expériences diverses.
- Un écrivain qui remet en cause l'Occident matérialiste, explore l'ailleurs et raconte la vie des faibles et des exclus.
- Un homme de conviction qui n'hésite pas à défendre ses idées.



**« Pour moi, l'écriture est avant tout un moyen d'agir,
une manière de diffuser des idées »
J.M.G. Le Clézio**

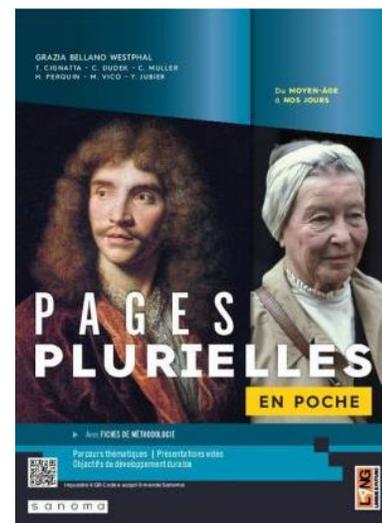
Alma (2017)

Où es-tu dodo ? (Chapitre 4) 112

Après avoir suivi le début du parcours de Dominique, le lecteur découvre dans quelles circonstances Jérémie arrive sur l'île et ses premières découvertes.

Ici, au milieu des cannes, le temps n'existe plus. Je peux voir ce lieu exactement tel qu'il était, trois cent dix ans auparavant, quand les dodos vivaient leurs derniers jours. À la place des cannes, c'était sans doute une forêt rase, des ébéniers¹, des buissons d'épines², peut-être des roseaux³, ou bien des bassins d'herbes hautes où les gros oiseaux couraient en étirant le cou. Mais c'était la même chaleur, les mêmes bouffées de vent humide qui apportent l'odeur de la mer et, de temps à autre, les nappes de brouillard aux gouttelettes froides qui piquent mon visage, tombant d'un ciel invisible. Les gouttes fines devaient s'accrocher à leurs plumes folles, imprégner leur bec, luire sur la terre dans les traces de leurs pattes à trois doigts. Ils devaient s'arrêter de temps à autre, immobiles et raidis comme des reptiles, puis sans raison recommencer leur course. J'avance maintenant, avec la même démarche, penché en avant, le cou un peu tendu, face au vent, les yeux à demi fermés et les mains dans mes poches pour ne pas être blessé par les lames des cannes. Je marche sans savoir où je vais, dans la direction du soleil levant, je sais qu'au bout c'est la mer, je m'arrête par instants pour écouter le bruit des vagues, mais je n'entends rien que le bruit des souffles du vent dans les feuilles. Je ne cherche rien. Je ne regarde plus à mes pieds. Les siècles ont lavé, arasé, labouré la terre, aucune trace ne peut subsister. Rien n'a résisté aux cyclones, la pluie a coulé, venant du haut des montagnes, avec la violence d'un fleuve en crue⁴. À un moment, je suis si fatigué par le soleil et par le vent que je m'assois au milieu des cannes, à l'ombre maigre des feuilles. J'ai toujours la pierre ronde dans ma main droite. Je pense : Où es-tu, dodo ? Je crie même son nom, puisque c'est paraît-il le son de son cri, un roucoulement grave et grinçant, le bruit de pierres qui roulent dans un ravin⁵, ou peut-être le ronflement du caillou blanc dans sa gorge : DODODOdododo !... J'attends, plié en avant, le front sur mes genoux. Je ne sais

- 1 ébéniers : ebani
- 2 buissons d'épines : cespugli di spine
- 3 roseaux : canne
- 4 en crue : in piena
- 5 ravin : burrone



25 pas ce que j'attends, j'attends ce moment depuis très longtemps, depuis mon enfance, j'appuyais la pierre blanche sur ma joue et je fermais les yeux. Quelque chose de très ancien entre en moi par la peau du visage, par les paupières fermées, quelque chose qui me nourrit et circule dans mon sang, me donne mon nom, mon lieu de naissance, mon passé, ma vérité... Le vent secoue les lames des cannes, les entrechoque⁶ dans un bruit mécanique, le vent de la mer, chauffé sur la terre sèche, âcre, acide, pourquoi est-ce que je reconnais cette odeur ? Elle était en moi, depuis toujours, venue de mon père, de mon grand-père Alexis, de tous les Felsen qui se sont succédé dans cette île depuis les premiers arrivés, Axel et sa femme Alma, l'odeur de leur chair et de leur peau dans ma chair et ma peau.

Le dodo, un gros oiseau qui vivait sur l'île Maurice, a été exterminé au XVII^e siècle, lors de l'arrivée des Européens. Il est devenu un emblème des espèces disparues.



J.M.G. Le Clézio, *Alma*, Éditions Gallimard, 2017

Patrick Modiano



La place de l'étoile (1968)

Villa triste (1975)

Rue des Boutiques obscures (1978)

Remise de peine (1988)

Voyage de noces (1990)

Dora Bruder (1997)

Un pedigree (2005)

L'Horizon (2010)

Pour que tu ne perdes pas dans le quartier (2014)

Encre sympathique (2019)

Chevreuse (2021)

Points forts

- Le « Marcel Proust » de son temps.
- Un écrivain qui recrée l'atmosphère troublée de Paris sous l'Occupation et qui raconte la vie de personnages à la dérive.
- Un auteur qui mélange réalité et fiction.



« Je crois que pour faire une œuvre littéraire, il faut tout simplement rêver sa vie – un rêve où la mémoire et l'imagination se confondent. »
Patrick Modiano

Un Pedigree (2005)

Je suis né le 30 juillet 1945 (Chapitre 1) 115

Au début de ce roman, Modiano présente les origines de ses parents ainsi que leur rencontre. Il y dresse un descriptif de ce qu'il nomme son « pedigree » en faisant la liste des noms des personnes qui ont croisé leur chemin ou le sien. Il y évoque également les lieux clés de cette période.

Je suis né le 30 juillet 1945, à Boulogne-Billancourt, 11 allée Marguerite, d'un juif et d'une Flamande qui s'étaient connus à Paris sous l'Occupation. J'écris juif, en ignorant ce que le mot signifiait vraiment pour mon père et parce qu'il était mentionné, à l'époque, sur les cartes d'identité. Les périodes de haute turbulence provoquent souvent des rencontres hasardeuses, si bien que je ne me suis jamais senti un fils légitime et encore moins un héritier.

Ma mère est née en 1918 à Anvers. Elle a passé son enfance dans un faubourg de cette ville, entre Kiel et Hoboken. Son père était ouvrier puis aide-géomètre. Son grand-père maternel, Louis Bogaerts, docker. [...]

Que l'on me pardonne tous ces noms et d'autres qui suivront. Je suis un chien qui fait semblant d'avoir un pedigree. Mon père et ma mère ne se rattachent à aucun milieu bien défini. Si ballottés, si incertains que je dois bien m'efforcer de trouver quelques empreintes et quelques balises¹ dans ce sable mouvant comme on s'efforce de remplir avec des lettres à moitié effacées une fiche d'état civil ou un questionnaire administratif.

Mon père est né en 1912 à Paris, square Pétrelle, à la lisière du IX^e et du X^e arrondissement. Son père à lui était d'origine Salonique et appartenait à une famille juive de Toscane établie dans l'Empire Ottoman. [...]

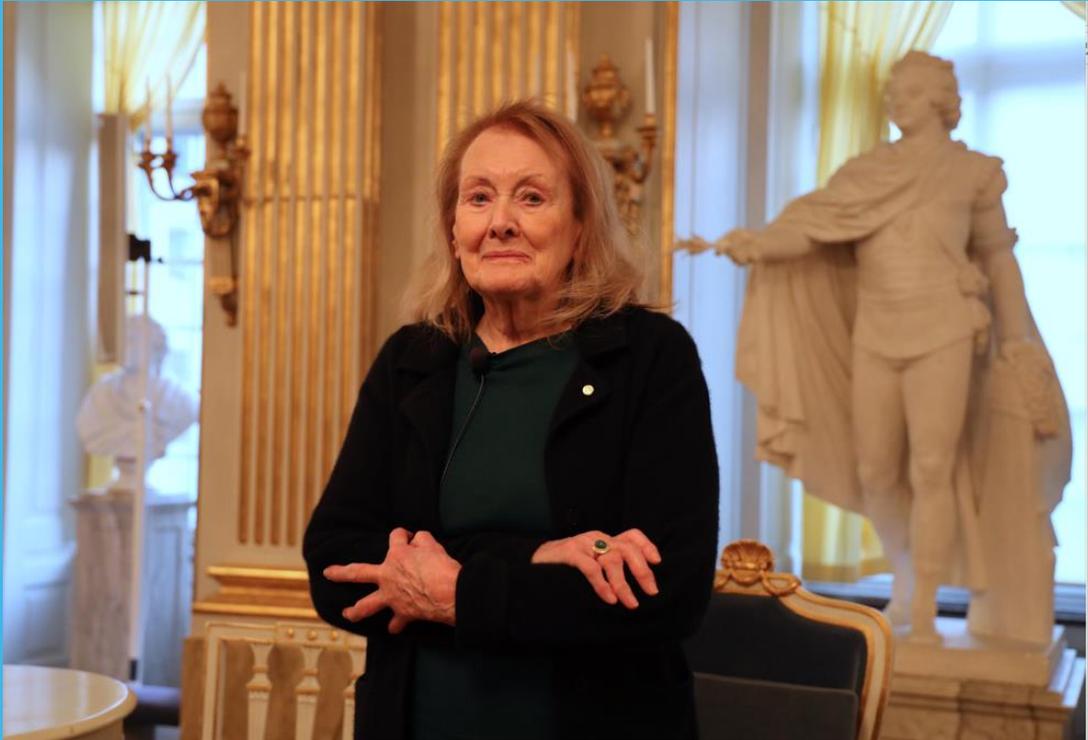
À mesure que je dresse cette nomenclature et que je fais l'appel dans une caserne vide, j'ai la tête qui tourne et le souffle de plus en plus court. Drôles de gens. Drôle d'époque entre chien et loup. Et mes parents se rencontrent à cette époque-là, parmi ces gens qui leur ressemblent. Deux papillons égarés et inconscients au milieu d'une



ville sans regard. *Die Stadt ohne Blick*. Mais je n'y peux rien, c'est le terreau² – ou le fumier³ – d'où je suis issu. Les bribes⁴ que j'ai rassemblées de leur vie, je les tiens pour la plupart de ma mère. Beaucoup de détails lui ont échappé concernant mon père, le monde trouble de la clandestinité et du marché noir où il évoluait par la force des choses. Elle a ignoré presque tout. Et il a emporté ses secrets avec lui. Ils font connaissance, un soir d'octobre 1942, chez Todie Werner, dite « Mme Sahuque », 28 rue Scheffer, XVI^e arrondissement. Mon père utilise une carte d'identité au nom de son ami Henri Lagroua. Dans mon enfance, à la porte vitrée du concierge, le nom « Henri Lagroua » était resté depuis l'Occupation sur la liste des locataires du 15 quai Conti, en face de « quatrième étage ». J'avais demandé au concierge qui était cet « Henri Lagroua ». Il m'avait répondu : ton père. Cette double identité m'avait frappé. Bien plus tard, j'ai su qu'il avait utilisé pendant cette période d'autres noms qui évoquaient son visage dans le souvenir de certaines personnes quelques temps encore après la guerre.

Patrick Modiano, *Un pedigree*, Collection Blanche, Éditions Gallimard, 2005

Annie Ernaux



Les Armoires vides (1974)

La Femme gelée (1981)

La Place (1983)

Une femme (1988)

La Honte (1997)

L'Événement (2000)

Se perdre (2001)

Les Années (2008)

L'Autre Fille (2011)

Regarde les lumières mon amour (2014)

Mémoire de fille (2016)

Le Jeune Homme (2022)

Points forts

- Écrire pour « venger sa race et son sexe » et déchiffrer le réel.
- Une écrivaine transfuge de classe sociale.
- Une langue qui s'éloigne du « bien-écrire ».



La parole à Lorenzo Flabbi



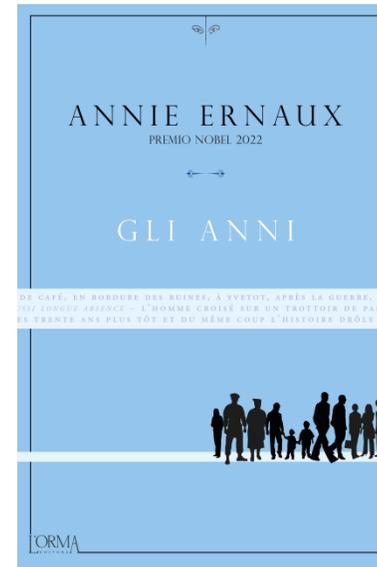
Les Années (2008)

La photo 117

La photo point de départ de cet extrait date de juin 1963 ; Annie Ernaux a alors 22 ans. À partir de cette photo, l'auteure évoque ses études, son entrée dans la vie adulte, dans une période où la liberté est difficile à conquérir, particulièrement pour une jeune femme, qui doit lutter pour s'affirmer et trouver sa place.

Ses souvenirs personnels se mêlent habilement aux événements d'actualité pour décrire l'époque.

Elle est la fille du milieu, aux cheveux coiffés en bandeaux à l'imitation de George Sand, aux épaules larges et dénudées, la plus « femme ». Ses poings serrés émergent bizarrement de dessous son buste couché. Pas de lunettes. La photo a été prise dans la période séparant le passage des examens et les résultats. C'est un temps de nuits
5 blanches, de discussions dans les bars et les chambres en ville, suivies de caresses déshabillées jusqu'au seuil d'imprudence sur fond de *Javanaise*¹. De sommeil dans l'après-midi d'où elle sort avec l'impression coupable de s'être mise hors du monde, comme le jour où le Tour de France et Jacques Anquetil étaient passés depuis longtemps quand elle s'est réveillée. Elle est entrée dans
10 la fête et elle s'y ennue. Les deux filles qui l'entourent sur la photo appartiennent à la bourgeoisie. Elle ne se sent pas des leurs, plus forte et plus seule. À trop les fréquenter, à les accompagner dans les surboums², elle a l'impression de déchoir. Elle ne pense pas non plus avoir rien de commun maintenant avec
15 Elle est passée de l'autre côté mais ne saurait dire de quoi, derrière elle sa vie est constituée d'images sans lien. Elle ne se sent nulle part, seulement dans le savoir et la littérature.



À cet instant les connaissances abstraites de cette fille ne pourraient être répertoriées, non plus que ses lectures, la licence³ de lettres modernes qu'elle achève n'étant qu'un indicateur moyen de niveau. Elle s'est abreuvée⁴ d'existentialisme, de surréaliste, a lu Dostoïevski, Kafka, tout Flaubert, également éperdue de nouveauté, Le Clézio et le Nouveau Roman, comme si seuls les livres récents étaient capables d'apporter le regard le plus juste sur le monde d'ici et maintenant.
20 Plus encore qu'un moyen d'échapper à la pauvreté, les études lui paraissent l'instrument privilégié de lutte contre l'enlèvement⁵ de ce féminin qui lui inspire Aucune envie de se marier ou d'avoir des enfants, le maternage et la vie de l'esprit lui semblent incompatibles. Elle est sûre que, de toute façon, elle serait une mauvaise mère. Son idéal est l'union libre d'un poème d'André Breton.
25
30

Annie Ernaux, *Les Années*, Éditions Gallimard, 2010

Merci